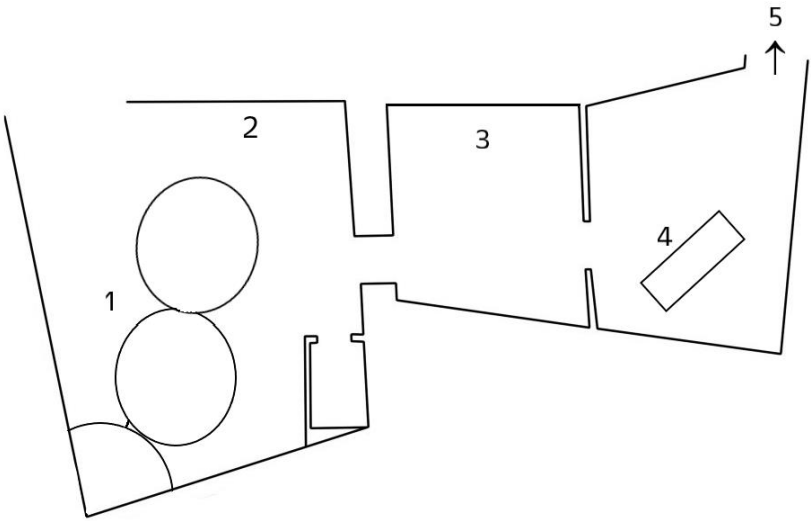
Plan des salles

Rebecca Digne, *La main heureuse*



EN PLEIN AIR

Vele, 2020
Acier, dimension de l'axe 6 m, diamètre des disques 2 m.
Réalisée avec Andrea Targetti.

SALLE 1

1..... Voiles, 2020
Fer rouillé, corde, 6 m x 2 m.
Réalisée avec Andrea Targetti.

2..... Extrait de *La Chasse au Snark* de Lewis Carroll, 2020
Fusain, dimensions variables.

SALLE 2

3..... Mappa, 2020
Acrylique sur papier, 100 x 70 cm.
Réalisée avec Giuseppe Sciortino.

SALLE 3

4..... A perdere, 2017 – 2020
Douze sculptures de la série, céramique, cire, corde, sable, dimensions variables.

AUDITORIUM

5..... Tracer le vide, 2017
Film Super 8 et 16 mm, Couleur et Noir & Blanc, 8 minutes.
Produit grâce au soutien du Centre national des arts plastiques.

Une grande carte il avait acheté
Où la mer était représentée
Sans terres pas le moindre vestige
Et l'équipage fut heureux
De constater de ses yeux
Que cette carte était pour tous compréhensible.

Lewis Carroll, « Le discours de l'homme à la cloche »
dans *La Chasse au Snark*[1]

Dans le corpus d'œuvres de Rebecca Digne s'articulent images en mouvement, volumes, installations *in situ* ou encore, photographies... Son travail se construit au seuil du tangible et de l'éthéré, dans un espace qui fait émerger une poétique délicate et incisive à la fois. Les questions du territoire et des identités poreuses, de la langue maternelle et du mimétisme, du temps et de la durée sont au cœur de sa démarche.

De même, elle porte une attention toute particulière au faire, à la manipulation et aux gestes. La création d'objets aux matériaux simples, qui détournent les usages et les savoir-faire artisanaux anciens, relève alors d'une symbolique puissante. Cette attention particulière aux techniques traditionnelles se traduit, dans certains de ses films, par des séquences qui captent ces gestes de fabrication de manière oblique, sensible. L'aspérité des mains, filmées en pleine action, ainsi que la rugosité de la matière transformée, font écho aux grains de la pellicule 16mm ou Super8.

Pour son exposition à la Halle, l'artiste poursuit les recherches commencées pour le film **Tracer le vide** (visible dans l'Auditorium). Cette œuvre, inspirée de la biographie de l'artiste, met en scène des hommes et des femmes essayant de lier la côte française à la côte italienne avec un cordage marin. Ce geste, tant vain que poétique, cristallise le lien affectif et essentiel d'une personne à un lieu, à un territoire. Le mouvement de la corde — tantôt tendue, nouée ou

[1] Titre disponible à la médiathèque.

relâchée — semble souligner et amplifier la charge émotionnelle dont les côtes sont imprégnées. Les images troublent néanmoins les repères. Ce sont alors les éléments naturels qui accompagnent cette quête silencieuse, en équilibre entre perte et attachement.

Les plages filmées sont donc définies par leur force symbolique, et non pas politique ou géographique. C'est ici une cartographie sans frontières qui est proposée, des fragments de vie qui restent incomplets sans l'autre lieu, reliés et réunis par ce tracé utopique.

Émanant de ce travail, les nouvelles recherches de l'artiste portent sur les relations et les influences mutuelles entre géographie et identité.

Marquée par la topographie unique du village de Pont-en-Royans et les éléments qui le caractérisent — l'eau impétueuse, mouvante et la roche ferme, inébranlable —, Rebecca Digne puise dans ce paysage pour créer de nouvelles œuvres qui réintègrent des éléments architecturaux et naturels du site. S'appuyant donc sur son observation (et ressenti) des lieux, l'artiste propose une exposition qui recrée une narration à part entière.

Ainsi, l'intérieur de la Halle et l'extérieur sont reliés, symboliquement et matériellement, par des sculptures jumelles et spéculaires — tant dans leur forme que dans le titre, *Vele* et *Voiles*.

Vele, est levée au-dessus de la Bourne, et effleure l'eau. Les trois cercles en acier reprennent la forme des anciens filets de pêche encore présents sur certains balcons des maisons suspendues[2]. Les deux rives se reflètent à la fois dans la rivière et sur la surface miroitée de la sculpture. Le paysage est ainsi démultiplié. La pesanteur du métal incliné suggère un mouvement possible, mais qui reste figé. L'univers de la navigation est ici suggéré comme symbole d'évasion et

[2] Les maisons suspendues sont un site classé monument historique. Atypiques, ces habitations représentent une caractéristique marquée de l'identité du village de Pont-en-Royans. Des traces d'usages passés sont encore visibles sur les façades : anciennes turbines hydroélectriques, filets de pêche, poulaillers suspendus...

d'élan, mais aussi comme *leitmotiv* d'un récit à suivre dans les salles du centre d'art.

Point de départ de l'exposition, cette sculpture se mue, à l'intérieur, en un autre volume qui lui est complémentaire : **Voiles.** L'œuvre est ici rouillée, comme si des années d'abandon et d'intempéries avaient effacé les surfaces brillantes et réfléchissantes.
Tels des totems ou des outils sans fonction, suspendus dans un temps incertain, ces sculptures gagnent leur force narrative dans leur proximité avec le poème de Lewis Carroll — écrit sur le mur de la première salle. Le visiteur est transporté encore une fois dans un imaginaire marin, d'exploration et de découverte. Ainsi, dans la deuxième salle, on découvre la carte (**Mappa**) d'un monde sans frontières ni pays. Avec lyrisme, cette peinture sur papier aborde autrement les thèmes du film *Tracer le vide* : la perte, un langage universel et sensible, une géographie affective… Son aspect ancien, usé, mais lisible, laisse encore une fois planer le doute sur sa datation et chronologie.

Le même sentiment de temporalité anachronique s'instaure face aux sculptures de la série **A perdere**. L'artiste a ici créé des formes abstraites et familières à la fois. À mi-chemin entre des reliques ou des pièces archéologiques retrouvées au fond de la mer, on ne peut qu'imaginer leur usage possible, même si l'exécution rend l'objet dépourvu de toute fonctionnalité.

Pour produire les sculptures, l'artiste a assemblé des chutes et des morceaux de matrices d'objets d'art ou autres sculptures trouvés dans une fonderie qui utilise le procédé traditionnel de la cire perdue[3]. Ces volumes cristallisent l'étape intermédiaire du processus : la cire a été évacuée, mais le moulage en céramique est resté creux, encore recouvert du sable réfractaire. Une fois de plus, Rebecca Digne nous donne à voir quelque chose en équilibre entre

[3] La cire perdue est une technique de moulage de précision très ancienne. Elle est utilisée pour obtenir une sculpture en métal à partir d'un modèle en cire. Il faut fabriquer, couche par couche, un moule en céramique autour d'un modèle en cire qui sera ensuite éliminé. Ce moule est ensuite fritté et porté à haute température avant la coulée du métal dans le creux laissé par le modèle en cire.

deux temporalités et deux matérialités. Dans cet interstice, la place est laissée au regardeur pour construire un récit qui lui est propre.

S'achevant avec *Tracer le vide*, cette exposition présente un parcours dans un espace où les formes agissent à la fois comme indices et brouilleurs de pistes. Les œuvres sont connotées et aussi universelles : elles posent les bases d'une identité compréhensive et étendue ainsi que d'un langage primordial et non verbal, commun à tout un chacun et pourtant singulier.

Quelques questions à l'artiste

Giulia Turati : Dans ton travail, Rebecca, on découvre des images filmées avec des caméras analogiques, des volumes, de la peinture... Comment ces œuvres, plastiques et filmiques, s'intègrent-elles dans l'ensemble de ton œuvre ?

Rebecca Digne : J'ai toujours considéré que mon travail de *filmeuse* était aussi celui d'une artiste plasticienne, puisque ma façon d'aborder l'image est liée à sa matière. Je tourne toujours en Super8 ou en 16mm et cette façon de filmer est avant tout un geste puisqu'il faut charger la caméra, développer la pellicule... Les mains ont toujours été prises en compte et je dirais donc que cette façon de filmer est essentiellement gestuelle, comme si on travaillait directement la matière.

Et puis tout projet a une direction plastique. De manière générale, mes œuvres ne sont pas seulement une exploration d'une technique ou une réflexion autour d'une forme. Il s'agit avant tout de saisir mon sujet et comprendre quelle sera ma forme finale, c'est-à-dire quelle forme sera la plus claire par rapport à mes différents questionnements : le vide, le temps, la mémoire, l'identité.... Par exemple, l'ensemble des sculptures *A perdere* traite de la notion de perte. Ces sculptures sont réalisées selon une technique ancestrale de fonte du bronze dite de "cire perdue". Leur forme — ou en tout cas l'objet qu'on voit

— est directement reliée à la technique qui la produit. Et c'est grâce à cette technique spécifique, à sa nature et procédé, que je peux parler de la notion en question.

GT : En effet, en visitant l'exposition, nous comprenons qu'une place importante est donnée au geste, au fait de manipuler, de fabriquer... Quelle est donc ta relation aux savoir-faire traditionnels ?

RD : Finalement on pourrait dire que, ce je cherche à travers mon travail, c'est de remettre l'homme à son échelle, de lui redonner une sorte de pouvoir, un potentiel d'action directe sur le monde. Pouvoir agir grâce à nos ressources simples, voire archaïques, et ainsi pouvoir trouver un espace de résistance et de construction, pour s'émanciper et s'affranchir d'une certaine réalité.

GT : Le titre, La main heureuse, est assez évocateur aussi...

RD : Le titre fait allusion à notre capacité à réussir quelque chose : dessiner, pêcher, etc. C'est donner une tonalité positive au geste, au savoir-faire, sans les remettre dans un espace obsolète, mais bien de les placer dans un contexte du présent et dans une action encore pleine de pouvoir, aujourd'hui.

GT : Souvent, et pour ce projet tout particulièrement, les spécificités du territoire et des sites autour des lieux d'exposition sont convoquées dans les œuvres produites pour l'occasion et influencent profondément leur création. Comment le paysage s'invite-t-il dans l'exposition et inversement ?

RD : Le territoire est un élément fondamental dans mon travail. Pour moi chaque questionnement est un territoire, un territoire qu'on explore, un territoire dans lequel on peut se perdre, un territoire qu'on essaie de définir...
Donc, assez logiquement, le lieu dans lequel je suis invitée pour faire une exposition devient lui aussi un territoire avec une identité particulière et sur lequel j'aime me pencher. Comment, finalement, je peux relier les

territoires de ma pensée, de mes questionnements, de mes réflexions, à celui du territoire où les œuvres sont exposées ? Je souhaite tout simplement créer un lien direct entre ce que je veux exprimer et le regardeur. J'essaie de m'extraire, à la fin et le plus possible, de ce parcours unilatéral pour que les œuvres portent ma réflexion, mais qu'elles se laissent aussi saisir librement par le public.

GT : À la Halle, l'eau semble avoir une place prédominante et symbolique dans le parcours de l'exposition et elle est très présente dans le village. Peux-tu nous parler de la valeur que tu attribues à cet élément ?

RD : Pour moi l'eau est un élément fondamental, peut-être parce que j'ai toujours grandi dans des villes portuaires : je suis née à Marseille, après j'ai grandi à Naples, j'ai vécu à Montréal, puis, à Amsterdam pendant deux ans... L'eau est aussi un liquide qui me permet de développer les films : grâce aux bains, on développe l'image. L'eau est vraiment un véhicule qui est en perpétuel mouvement et ce mouvement nous permet de comprendre notre capacité d'action, c'est-à-dire qu'il nous permet d'être en totale présence avec les événements qui nous arrivent et, encore une fois, cela permet de redonner à l'homme sa capacité à penser et à interagir avec la réalité.

Je prends l'exemple de la sculpture qui est présente à l'extérieur du centre d'art. Elle peut faire allusion à la technique du moulin : on y voit de grands cercles d'aciers comme s'ils se déplaçaient grâce au mouvement de l'eau. Pourtant, le titre de l'œuvre, *Vele*, se réfère aussi à l'idée de la voile, de la navigation. Cela ouvre la voie à d'autres interprétations grâce cette idée de liquide et d'eau. C'est quelque chose qui est synonyme, pour moi, d'avancées et de possibles.

..... rebeccadigne.com

Cette exposition s'inscrit dans le cadre du programme Suite du Centre national des arts plastiques (Cnap) en partenariat avec l'ADAGP.

L'équipe pour l'exposition :
Giulia Turati..... responsable du centre d'art
Jonathan Ferrara ..... médiateur culturel
Séverine Gorlier..... régisseuse de l'exposition

Andrea Targetti..... production œuvres en métal
Leonardo Targetti..... assistant de production

Bureau de l'association :
Philbert Gautron..... président
Julien Gailledrat ..... vice-Président
Sylvie Guillet..... trésorière
Geneviève Dupoux..... comptable
Karen Exertier..... secrétaire

Médiathèque intercommunale, la Halle :
Catherine Arcanjo..... responsable de la médiathèque
Fabienne Alexandre, Marie Coulon....bibliothécaires

Remerciements :
Gaetano Cunsolo
Eiffage Genie Civil Agence Royans Travaux
Fonderia Art'u

Béatrice Salmon et ses équipes au Cnap
Marie-Anne Ferry-Fall et ses équipes à l'ADAGP

lahalle